

## Histoire des concepts et structuralisme (au sujet de deux textes de Youri Lotman)

SERGE ZENKINE

Sur la carte des savoirs, l'histoire des concepts forme une exclave de l'historiographie dans le domaine philologique. L'historien ordinaire, dit-on, s'intéresse bien aux textes mais pas longtemps : en étudiant des documents textuels, il s'empresse de les soumettre à sa « critique » et d'en tirer des informations portant sur des faits non textuels, pour travailler par la suite uniquement avec ces derniers. L'histoire des concepts, au contraire, suppose un historien qui s'attarde sur le texte, sur ses mots et sur les unités sémantiques auxquelles ils renvoient. Ce faisant, il s'établit sur le territoire du philologue ou du linguiste.

Or, les philologues et les linguistes savent depuis longtemps que les mots et les concepts n'existent pas isolément mais font système, forment des structures lexicales et sémantiques. Si l'on se souvient en plus d'un courant très influent dans les sciences humaines qui s'appelle le « structuralisme », on pourrait faire l'hypothèse que les sciences du langage devraient s'attaquer d'elles-mêmes, sans attendre l'arrivée de concurrents extérieurs, à l'étude structurale des notions socio-politiques du passé.

Or il n'en est rien, et l'histoire des concepts historiques est demeurée en général une curieuse lacune dans les travaux variés des

structuralistes<sup>1</sup>. Ceux-ci soumettaient à la structuration toutes sortes d'objets : non seulement des unités linguistiques comme les phonèmes, mais aussi les mètres poétiques, les fonctions narratives, les mythes, les figures de dieux anciens, les rapports de parenté, les descriptions de vêtements de mode, les comportements quotidiens, les films... – alors que l'analyse des concepts généraux justifiant l'organisation d'une société historique, si elle avait lieu quelquefois, n'occupait qu'une place marginale dans leurs recherches. Comme toute autre méthode scientifique, le structuralisme utilisait des notions et des catégories générales, mais seulement en tant qu'éléments de son métalangage analytique, sans les examiner comme des unités d'un langage-objet. Ainsi les deux projets les plus importants, réalisés en France dans les années 1960 et portant sur les concepts sociaux du passé, ne relevaient-ils que peu de la sémantique structurale. Le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969) d'Émile Benveniste vise des cultures très anciennes dont nos connaissances se réduisent à peu près aux données linguistiques, et soumet à l'analyse structurale les mots (« vocables ») davantage que les notions. *L'archéologie du savoir* élaborée à la même époque par Michel Foucault se situe elle aussi hors du structuralisme linguistique : les structures dont elle traite n'ont pas d'équivalents dans le langage, et en ce sens M. Foucault avait raison de ne pas se reconnaître comme structuraliste.

La lacune en question semble d'autant plus étrange qu'apparemment les concepts généraux devraient se prêter particulièrement bien à l'établissement de modèles structuraux. Ils peuvent être considérés comme des ensembles de traits distinctifs, entrant tout naturellement dans le jeu d'oppositions et de compositions propre aux structures linguistiques. Pour expliquer cette lacune, on ne peut pas alléguer des contraintes extérieures, par exemple la censure. Celle-ci n'existait pas en France, et si elle a bien eu lieu en Union soviétique, elle ne concernait guère les concepts généraux : on censurait des faits historiques et socio-politiques particuliers, des noms et des œuvres, des courants de pensée mais la censure ne s'opposait pas à l'étude de termes généraux historiques, surtout datant de deux ou trois siècles. La préférence bien connue du structuralisme pour les modèles synchroniques et non diachroniques ne peut pas servir d'explication non plus : strictement parlant, l'histoire des concepts, comme n'importe quelle autre histoire, n'a

---

1. Les remarques qui suivent se basent sur l'expérience de deux Écoles nationales du structuralisme, les Écoles russe et française, qui ont donné des résultats particulièrement riches.

pas forcément à être diachronique, elle peut intégrer également les descriptions synchroniques de systèmes de notions qui ont été en vigueur à une époque passée.

Il y a une autre raison plus importante, qui rapproche l'histoire des concepts, tournée vers le langage, de l'histoire tout court, celle qui ne s'intéresse que peu de temps aux textes. Tout en s'occupant des faits sémantiques et linguistiques, l'histoire des concepts n'ignore pas pour autant le côté non textuel (institutionnel) du processus historique :

L'historiographie de l'histoire des concepts part de ce principe que la réalité historique ne peut pas s'étudier exclusivement sur la base d'une analyse des textes étudiés. Pour Reinhart Koselleck, à côté des contextes linguistiques il y avait aussi des réalités sociales, en correspondance avec les réalités linguistiques mais non réductibles à celles-ci<sup>2</sup>.

Ainsi compris, les concepts historiques ont toujours un référent non conceptuel, de caractère socio-institutionnel et moins facile à structurer linguistiquement que les concepts proprement dits. Selon Reinhart Koselleck, un concept historique se rapproche plutôt de l'idée que Georg Wilhelm Friedrich Hegel, dans *La Grande Logique*, avait définie comme l'unité d'un concept et d'une réalité.

*A priori*, le structuralisme pourrait rendre compte, avec ses méthodes, du versant sémantico-linguistique des concepts historiques – de leur *software*, pour ainsi dire – en laissant aux historiens l'étude de leur versant socio-institutionnel (le *hardware*). Or, ce partage du territoire disciplinaire se heurte à des problèmes. Un postulat méthodologique du structuralisme veut que nul système ne puisse être décrit avec ses ressources propres, qu'un métalangage ne puisse jamais coïncider avec son langage-objet. C'est ce qui semble expliquer un certain retard de la sémantique structurale dans les années 1960-1970, malgré toute l'importance des travaux d'Algirdas Julien Greimas. La systématisation des concepts linguistiques manquait de base pour isoler et cataloguer les unités sémantiques initiales. Roland Barthes constatait dans le *Système de la mode* (1967) que « la sémantique structurale [était] beaucoup moins avancée que la phonologie, parce qu'on [n'avait] pas encore trouvé le moyen de

---

2. Cité d'après la traduction russe : Xans Èrix Bëdeker [Hans Erich Bödeker], « Oтражение istoričeskoj semantiki v istoričeskoj kul'turologii » [L'Écho de la sémantique historique dans la culturologie historique], in *id.* (éd.), *Istorija ponjatij, istorija diskursa, istorija metafor*, M., Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2010, p. 5-7 : 8.

construire des listes de sémantèmes<sup>3</sup> ». La linguistique structurale avait brillamment réussi à décrire les couches non conceptuelles, non sémantiques de la langue (par exemple son niveau phonologique), en utilisant le niveau sémantique comme une référence pour contrôler l'équivalence de ses commutations analytiques, mais elle a longtemps manqué d'outils opérationnels pour l'analyse de ce dernier niveau<sup>4</sup>. Les concepts historiques, et le système conceptuel en général, ont été un « point aveugle » du structuraliste, parce que celui-ci manquait d'outil de vérification, comme la sémantique d'une langue avait servi de vérification à sa phonologie. Pour vérifier la sémantique, il fallait sortir du cadre proprement linguo-sémiotique, vers les référents sociaux. Il fallait trouver dans la réalité extralinguistique – dans la référence des concepts ou dans la pragmatique du discours – un niveau de faits formant un système structural (c'est-à-dire non naturel, non causal) dont on ferait un système de référence pour la structuration des concepts.

Ces réflexions méthodologiques un peu abstraites peuvent être illustrées d'un exemple qui montre *a contrario* comment dans un cas exceptionnel la recherche structurale et sémiotique s'est posé quand même des problèmes comparables à ceux de l'histoire des concepts, et quels aspects inattendus elle a découverts. Il s'agit de deux articles de Youri Mikhaïlovitch Lotman publiés autour de 1970 et consacrés à une question spéciale : l'opposition *honneur/gloire* dans la culture russe ancienne<sup>5</sup>.

---

3. Roland Barthes, *Œuvres complètes*, 2, Paris, Seuil, 1994, p. 218.

4. Il s'agit là de la linguistique descriptive, non de la linguistique générative qui se pose des tâches différentes. Il ne s'agit pas non plus de quelques nouveaux courants dans la linguistique russe, comme par exemple l'analyse des « concepts » linguistiques et des « constantes culturelles » (Nina Davidovna Aroutiounova, Youri Serguéïevitch Stepanov) : d'abord, les unités qu'ils systématisent ne sont pas historiquement variables mais panchroniques, des « constantes » ; ensuite, ces unités-là ne sont pas structurées selon les modèles exacts et discontinus du structuralisme classique mais à l'aide de modèles plus souples et continus comme le « champ lexical » ; enfin, ils ne font pas de distinction claire entre le mot et le concept et relèvent en fait d'une lexicologie historique.

5. Jurij Mixajlovič Lotman, « Ob oppozicii *čest'*/ *slava* v svetskix tekstax Kievskogo perioda » [Sur l'Opposition *honneur/gloire* dans les textes laïques de la période kiévienne] (première publication en 1967) ; *id.*, « Ešče o ponjatijax *slava* i *čest'* v tekstax Kievskogo perioda » [Encore une Fois sur les concepts *gloire* et *honneur* dans les textes de la période kiévienne] (première publication en 1971), in *id.*, *Izbrannye stat'i v trex tomax*, Tallinn, Aleksandra. T. III : *Stat'i po istorii russkoj literatury. Teorija i semiotika drugix iskusstv. Mexanizmy kul'tury*.

You.M. Lotman semble être venu à l'analyse historique des concepts par hasard, en discutant un problème tout différent, à savoir la date et l'authenticité du poème épique russe *Le Dit de la campagne d'Igor*. S'opposant à l'historien Aleksandre Aleksandrovitch Zimine (1920-1980) qui estimait que ce poème était un faux datant de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lotman lui objectait que le texte reproduisait avec exactitude la sémantique ancienne des concepts *gloire* et *honneur*, déjà obsolète à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; une telle reconstruction n'étant guère possible pour l'auteur supposé du faux, ce fait témoignerait en faveur de l'authenticité du texte remontant au XII<sup>e</sup> siècle. Ici, il n'est pas lieu d'évaluer la validité de cet argument (le débat sur l'origine du *Dit* se poursuit toujours), mais d'un point de vue méthodologique il serait instructif de suivre la logique d'analyse des concepts historiques chez Lotman.

En premier lieu, les deux notions choisies pour cette analyse, si elles l'ont été pour des raisons empiriques et fortuites, n'en sont pas moins de véritables *concepts sociaux* ; il est vrai qu'elles ne désignent pas des institutions politiques ou juridiques mais des catégories *morales*, néanmoins elles pouvaient régler les activités militaires et politiques des princes et des guerriers médiévaux. Ainsi, l'aventure désastreuse du prince Igor, racontée dans le *Dit*, y est expliquée précisément avec ces notions-là : les guerriers partent en expédition militaire « en cherchant de l'honneur pour eux-mêmes et de la gloire pour le prince<sup>6</sup> ». L'attention particulière portée aux catégories morales correspond chez Lotman au programme des recherches sémiotiques sur le comportement quotidien privé (opposé à l'action politique collective) qu'il méditait dès le début des années 1970. Il est également important qu'au Moyen-Âge ces catégories morales avaient un référent matériel constitué d'*objets signifiants*, circulant dans un échange conventionnel et rituel (cf. ci-dessous) ; les concepts en question s'avèrent donc doublement sémiotiques, au niveau du signe et à celui du référent.

En deuxième lieu, les concepts sélectionnés ne sont pas considérés dans le contexte global de la culture russe du XII<sup>e</sup> siècle, mais dans le cadre d'une sous-culture sociale particulière, à savoir la

---

*Melkie zametki*, 1993, p. 111-120 et 121-126, respectivement. Il y a encore d'autres textes de You.M. Lotman qui analysent des couples d'oppositions de notions de culture (l'article « Sur les Concepts *bonte* et *peur* » [« O ponjatijax *styd* i *strax* »] ou le chapitre « Fou stupide et fou insensé » [« Durak i sumassšedšij »] dans le livre *La Culture et l'explosion* [*Kul'tura i vzyryv*]), mais leur analyse est typologique et non historique.

6. Ju.M. Lotman, « Ob oppozicii *čest'*/ *slava*... », art. cit., p. 116.

culture « chevaleresque » des princes et de leurs troupes. Dans le milieu monacal, remarque Lotman<sup>7</sup>, l'opposition des mêmes termes était moins claire, au point qu'ils pouvaient s'employer comme des synonymes. La structuration des concepts commence par celle de la société qui s'en sert ; leurs oppositions sémantiques ne sont pas pertinentes pour la langue russe du XIII<sup>e</sup> siècle mais pour le sociolecte d'une classe. Cela sera important dans ce qui suit, car un milieu social fermé (aristocratique et guerrier en l'occurrence) forme une sphère où des notions *conventionnelles* apparaissent et s'élaborent particulièrement.

En troisième lieu, on ne soumet pas à l'analyse un concept isolé mais un couple oppositif, ce qui ne doit pas surprendre si l'on se souvient du rôle que les oppositions binaires ont joué dans les théories structuralistes, et surtout dans le structuralisme soviétique de Tartu. Il paraît que leur importance était moindre dans l'histoire des concepts développée en Occident (surtout en Allemagne) et peu encline à s'appuyer sur les modèles binaires de la linguistique. La méthode lotmanienne postulait que les oppositions structurales fonctionnaient non seulement dans le langage et la pensée de l'analyste mais dans la culture même qu'il explore ; tous les savants (et non seulement eux...) pensent par oppositions, mais en l'occurrence il s'agit d'oppositions qui n'étaient pas moins claires pour un guerrier russe médiéval que pour nous-mêmes, qui fondaient sa conscience morale et déterminaient son comportement.

En quatrième lieu, par son contenu l'opposition *honneur/gloire* correspond d'après Lotman à des rapports sociaux et non linguistiques dans le groupe étudié, à savoir aux rapports hiérarchiques entre le suzerain (prince) et ses vassaux (guerriers). Lotman va jusqu'à composer un tableau<sup>8</sup> montrant la corrélation des deux structures, la structure sociale et la structure sémantique : la *gloire* appartiendrait au suzerain au même titre que la *puissance*, tandis que l'*honneur* motiverait les exploits des vassaux, avides d'en mériter et d'en recevoir du prince. Les rapports socio-pragmatiques constituent ce système de référence extralinguistique sur lequel Lotman s'appuie pour distinguer le sens de chaque terme de l'opposition.

En cinquième lieu enfin – et ceci est peut-être le point le plus original de l'analyse lotmanienne auquel le sémioticien revient plus d'une fois – les deux termes de l'opposition ont une pertinence structurale inégale. Pour reprendre le mot de Lotman, ils sont tous

---

7. Ju.M. Lotman, « Ešče o ponjatijax *slava* i *čest'*... », art. cit., p. 121-122.

8. Ju.M. Lotman, « Ob oppozicii *čest'*/*slava*... », art. cit., p. 115.

les deux *sémiotiques*, mais pas au même degré. L'*honneur*, dans la culture guerrière de la Russie médiévale, était conçu comme un *butin* matériel (bien que possédant une signification) : selon les normes de l'éthique féodale, les guerriers le conquéraient et le rendaient à leur suzerain qui, à son tour, le redistribuait entre eux. Au cours de cet échange cérémoniel la valeur matérielle du butin était systématiquement dépréciée afin de souligner sa valeur morale et sémiotique :

L'honneur sous-entend la présence d'une récompense, qui est son signe matériel [...] la tendance à mettre à nu la nature sémiotique de ces avantages amène souvent à ce que sitôt reçus les biens conquis peuvent (et, selon le rite, doivent) être jetés, piétinés ou détruits d'une autre manière<sup>9</sup>.

La *gloire*, en revanche, est d'un caractère purement idéal :

Le concept de *gloire* est autrement plus sémiotique. L'*honneur* implique une récompense matérielle ou un don, qui sont des signes de certains rapports. La *gloire* implique une absence de signe matériel. Elle est irréaliste et par conséquent, dans les idées de la société féodale, plus précieuse, comme l'attribut de celui qui n'a plus besoin de signes matériels, étant placé à un degré supérieur<sup>10</sup>.

On peut penser que Lotman s'exprime obscurément. On peut trouver étrange que « plus sémiotique » soit équivalent chez lui à « une absence de signe matériel ». Les choses se clarifient dès qu'on comprend que, de fait, il s'agit ici de degrés inégaux de *convention* (ou, ce qui revient au même, de matérialité) des référents désignés par les deux notions. Si la notion d'*honneur* renvoie à un objet en partie conventionnel (en tant que signe de respect moral) et en partie matériel (en tant qu'objet coûteux)<sup>11</sup>, la *gloire* est dans l'éthique médiévale une notion pure, un signe conventionnel renvoyant à une valeur conventionnelle elle aussi.

La même logique de convention inégale et variable est à l'œuvre – mais rapportée cette fois-là à la pragmatique, et non à la référence – lorsque Lotman passe d'une description synchronique de l'opposition *honneur/gloire* à la perspective diachronique et lointaine,

9. *Ibid.*, p. 113.

10. *Ibid.*, p. 115.

11. « Coûteux » est déjà une qualification qui suppose une valeur ; mais cette dernière n'est pas d'ordre sémantique, elle ne renvoie pas aux notions mais à d'autres objets matériels qui peuvent s'échanger, et au travail humain dépensé pour leur fabrication ou conquête.

montrant la ruine de cette opposition vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (à l'époque de la falsification hypothétique du *Dit de la campagne d'Igor*). D'abord, dit-il, l'*bonneur* a perdu son sens matériel de « butin » et « récompense », pour devenir « l'un des points principaux de morale de l'état noble », doté d'une « valeur sémiotique et non pratique<sup>12</sup> », – autrement dit le sens ontologique du couple terminologique a été oublié, qui opposait l'*bonneur* et la *gloire* comme « le matériel » et « l'idéal ». Et ensuite, au cours d'une critique de cette morale par les Lumières, la notion d'honneur a été condamnée au nom d'un « retour à la nature », lié « à la négation de toutes les formes sémiotiques<sup>13</sup> ».

En identifiant la dé-sémiotisation à la libération de l'homme des chaînes sociales, les gens des Lumières furent très défavorables aux notions purement sémiotiques, sous lesquelles ils ne sentaient pas une « chose » naturelle. La notion d'honneur en faisait partie, qu'ils exétraient comme l'une des fictions de la société féodale, comme un signe qui, de leur point de vue, n'avait pas de contenu réel et, précisément pour cela, dominait la réalité dans la société féodale<sup>14</sup>.

Pour la culture médiévale, l'*bonneur* était le terme mineur de l'opposition *bonneur/gloire* à cause de sa charge matérielle – la culture des Lumières l'exclut définitivement du nombre des notions positives et substantielles pour une cause inverse, en tant qu'une notion trop légère et idéale, et en ce sens semblable à la *gloire* médiévale. D'où l'oblitération de toute l'opposition terminologique, qui n'aurait plus pu être reproduite si fidèlement, conclut Lotman, par quelque faussaire que ce soit.

Répetons-le, nous n'entrons pas dans le débat sur l'auctorialité du *Dit de la campagne d'Igor*; indépendamment de cette question, l'expérience lotmanienne dans *l'histoire structurale des concepts* est instructive et utile pour l'histoire intellectuelle, tout en montrant une fois de plus la largeur d'esprit et la fécondité de pensée qui distinguaient ce grand savant. En tant qu'histoire structurale, cette démarche ne semble pas facile à intégrer dans l'histoire des concepts qui se réclame de R. Koselleck et adopte une approche herméneutique<sup>15</sup>. Comme on l'a déjà dit, le degré de convention des concepts

---

12. *Ibid.*, p. 119.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 119-120.

15. Il est possible d'ailleurs que les concepts lotmaniens qui, comme l'*bonneur*, changent brusquement leur position sur l'échelle conventionnel/matériel en passant d'une époque culturelle à l'autre, – que ces concepts

dépend, selon Lotman, de l'isolement de groupes sociaux qui s'en servent (il est plus élevé chez les guerriers médiévaux et elle l'est beaucoup moins chez les nobles du XVIII<sup>e</sup> siècle) ; autrement dit, ces concepts sont autant de signes de stratification et d'identification sociale qui constitue, elle, un objet non textuel et exige une description structurale davantage qu'une exégèse herméneutique.

Un fait révélateur : l'une des deux époques historiques comparées par Lotman n'est rien d'autre que le « temps axial » de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, époque privilégiée dans les recherches de l'École allemande d'histoire des concepts, en tant qu'un temps de constitution des notions sociopolitiques fondamentales de la modernité. Lotman y détecte un processus inverse : la déstructuration, la réévaluation et l'oubli de concepts passés ; l'un des effets de ce processus serait l'oblitération de l'opposition *honneur/gloire*, aboutissant à la synonymie de ces termes. Quoiqu'il en soit, il s'agit là d'une pragmatique, d'un rapport entre les hommes et leurs signes qui est variable et qui modifie le caractère conventionnel et la pertinence structurale des concepts. Toute structure de type linguistique a pour base l'opposition entre un fond neutre et des éléments qui s'en détachent (qui sont structurellement pertinents) ; souvent l'un des termes de cette opposition binaire (par exemple la *gloire* dans le couple médiéval *honneur/gloire*) reçoit un statut marqué. L'affaiblissement ou le renforcement de la pertinence structurale d'un élément entraîne la modification voire la désintégration de toute la structure, ce qui doit constituer l'un des mécanismes essentiels d'évolution des concepts dans le temps.

Université d'État des sciences humaines de Russie  
(RGGU) (Moscou)

---

puissent se rapprocher de quelques types spéciaux de concepts historiques (non expliqués par R. Koselleck) comme « les concepts de lutte », « les concepts d'action », « les concepts d'avenir », « les concepts de perspective », « les concepts de but », « les concepts d'attente », etc. (cf. Xans Èrix Bèdeker [Hans Erich Bodeker], « Razmyšlenija o metode istorii ponjatij » [Réflexions sur la méthode de l'histoire des concepts], in *id.* (éd.), *Istorija ponjatij, istorija diskursa, istorija metafor*, M., Novoe Literaturnoe Obozrenie, 2010, p. 34-65 : 46). Ces concepts-là impliquent, non seulement une perspective diachronique dans laquelle on « attend » un « avenir », on se pose des « buts », etc., mais aussi un rapport *actif* et *pragmatique* aux notions engagées dans des « luttes » et des « actions », comme cela s'ensuit de l'analyse lotmanienne.